

LE MONDE

Concertos ludiques et opéra euphorique

Par PIERRE GERVASONI Publié le 04 octobre 2001

Contrairement à la symphonie, le concerto a passé le cap du XXe siècle sans perdre de son intérêt auprès des compositeurs. Animateur d'un dialogue renouvelé avec l'orchestre ou instigateur d'un large rassemblement des voix, le soliste y apparaît moins aujourd'hui comme un chef de clan brillamment sorti du rang que comme un chargé de mission constamment à l'épreuve du terrain. Ainsi se résume, en tout cas, la problématique des trois concertos au programme de l'Ensemble InterContemporain, dont les créations françaises ont été présentées dans le cadre du festival Musica de Strasbourg.

Eclipse, du jeune Yan Maresz, apparente le clarinetteste solo à une sorte d'entraineur qui attire les autres musiciens dans son sillage en leur faisant miroiter le charme d'une expression spontanée. Mais, après chaque opération de recrutement menée à bien, le mentor instrumental (André Trouttet, très convaincant) se retire soudainement pour laisser poindre le revers mélancolique d'une médaille d'apparence brillante. Très applaudie, cette pièce à la fois suggestive et évasive repose sur un principe d'écoute mutuelle (éprouvé par Maresz dans un passé de jazzman et dans une informatique musicale d'avenir) qui constitue aussi le fondement du Concerto hambourgeois livré l'an dernier par György Ligeti.

Cette oeuvre singulière cherche, en effet, par de multiples allers-retours entre cor d'harmonie et cor naturel (effectués par le soliste et par ses homologues intégrés à l'orchestre de chambre), à sortir de l'univers tempéré pour atteindre un monde inouï, entraperçu jadis avec le superbe Concerto pour violon. Le résultat déçoit par son hétérogénéité convulsive et par le recours à de vieux trucs ligetiens afin de colmater les brèches d'une forme inaboutie, si bien que l'on ne veut garder en mémoire que la cadence, déployée avec une grande maîtrise par Jens McManama.

LE TRIANGLE SELON EÖTVÖS

Après la partie de cache-cache selon Maresz et le concerto clignotant façon Ligeti, Triangel expose les tours et détours imaginés par Peter Eötvös en une série d'« actions pour un percussionniste créatif et vingt-sept instruments ». Borné par le tintement du triangle, tel quel au début et puissamment amplifié en conclusion, ce rituel joue habilement des lumières instrumentales, de l'éclairage de la salle et de l'arrivée progressive des instrumentistes sur scène pour faire du soliste (Michel Cerutti, plus stimulant aux steel-drums qu'aux cloches-plaques) un maître d'oeuvre.

Impressions d'Afrique, de Giorgio Battistelli, provoque le sourire en bien des endroits et exploite sans relâche le genre du mélodrame (texte parlé avec accompagnement musical) à la

périphérie de l'opéra (choeurs utilisés dans maintes situations débridées). La personnalité excentrique de l'écrivain Raymond Roussel et le procédé d'écriture automatique de ses oeuvres fournissent un sujet idéal au compositeur romain, qui aime à divertir en faisant diversion. Sans renoncer à certains effets oniriques, la mise en scène de Georges Lavaudant laisse la part belle à la partition de Battistelli qui, elle-même, s'incline devant la prose de Roussel avec une humilité qui n'empêche pas la prolifération de détails croustillants.

Excellents, les comédiens s'agitent avec bonheur autour de l'énigmatique écrivain campé par Régis Royer à mi-chemin entre Hercule Poirot (minutie jusque dans les cheveux gominés) et Charlie Chaplin (allusion au jeu de la mappemonde du Dictateur). Dépendant des barbituriques, Roussel traverse de nombreuses crises que son infirmière commente en termes d'euphorie : « Sans euphorie - Euphorie très grande - Euphorie désordonnée ». On ne saurait mieux rendre compte de l'opéra de Battistelli.